

## FABLE ÉCOLOGIQUE

# Le dernier parti éteint la lumière

La Lausannoise Marie-Jeanne Urech enchante encore une fois avec le récit de la fin d'un monde empli de poésie et de nostalgie. **Stéphane Babey**



La Lausannoise Marie-Jeanne Urech possède un talent rare: celui d'écrire des contes. Ses récits s'apparentent à de la science-fiction ou de l'anticipation, mais ne s'embarrassent pas de vraisemblance. Imprégnés de merveilleux, ils substituent à la logique rationnelle une logique poétique née du rêve. Les grands dangers de l'exercice sont la mièvrerie et la naïveté, deux ornières dans lesquelles l'autrice du formidable *La Terre tremblante* (2018) ne tombe jamais. Elle prouve une nouvelle fois sa maîtrise du genre avec *K comme almanach*.

On y suit les tribulations de Simon le lampiste, responsable d'allumer les lampadaires d'une ville qui se vide inexorablement de ses habitants. Attirés par les étoiles, les gens émigrent en masse vers la planète promise de Belgador. Un monde si lointain qu'on n'a encore jamais reçu de nouvelles des colons envoyés là-bas, ce qui ne refroidit pas les ardeurs des candidats au départ.

La vie de Simon est bien réglée. Chaque soir, il déguste la choucroute aux trois poissons du chef Beckenbaum. Puis il passe sa nuit en patrouille dans les rues à illuminer les ténèbres. Au petit matin, il rentre se reposer dans son immeuble qui abrite une drôle de concentration de personnages aussi allumés que ses réverbères. A commencer par Madeleine, au sous-sol, qui tel Atlas porte le bâtiment sur ses épaules. Ou Monsieur Samson, muni de prothèses de jambes à la suite de la guerre, qui reste cloîtré chez lui à écouter du jazz et à apprendre le grec par correspondance. «Quand il se couchait, il lançait ses pieds à travers la pièce. Pareil au mille-

pattes, il en avait une multitude. Les guerres mutilent, amputent, puis multiplient.»

Mais la routine commence à se dérégler.

Le pêcheur qui fournissait le restaurant s'envole pour l'espace, rendant impossible la préparation de la choucroute quotidienne. La végétation envahit progressivement les lampadaires à mesure que la nature grignote la ville laissée à l'abandon. Et Simon trouve un petit enfant perdu sur la rive du lacmer, sans doute un réfugié dont les parents se sont noyés. Simon l'adopte avec l'aide des autres occupants de l'immeuble et entreprend de lui enseigner son métier à mesure que le monde s'écroule autour d'eux.

Formidable fable écologique, *K comme almanach* déploie des trésors d'invention et de poésie pour nous dépeindre cette ville en déréliction qu'on imagine sans peine représenter notre planète. Il ne suffit que de quelques petites touches à Marie-Jeanne Urech pour évoquer sans les nommer les grands dangers qui menacent l'humanité, à l'image du lacmer qui borde la cité, rempli d'eau salée ou douce suivant les marées, qui résume à lui tout seul la montée des océans sans qu'il y ait besoin de fournir davantage de précisions. Avec sa galerie de personnages fantasques (la vie de l'immeuble n'est pas sans rappeler celle du film *Delicatessen* de Caro et Jeunet), son humour tout en finesse, son désespoir poli et sa nostalgie insondable, ce livre est une petite merveille douce-amère à l'écriture délicate dont les images hantent durablement l'esprit. ■

**K comme almanach**, Marie-Jeanne Urech, Hélice Hélas, 120 pages.